

**MOUSTAPHA
SAFOUAN**

Une ville joyeuse

Entretien

avec Kenneth Brown

Kenneth Brown Vous avez grandi à Alexandrie dans les années vingt et trente, des années assez spéciales; vous y avez habité jusqu'à votre départ en France en 1945. Vous avez parlé des atmosphères d'Alexandrie; vous avez dit aussi que vous aimiez façonner un concept à partir d'une expérience concrète. Pouvez-vous me faire part de quelques réflexions abstraites à partir de vos expériences concrètes de l'Alexandrie de cette période?

M.S. Je n'ai pas pensé à conceptualiser mon expérience alexandrine. Mais je relève l'importance d'une municipalité dans une ville moderne. La municipalité prenait des taxes d'habitation de 2 ou 2,5 %, qui étaient dépensées sur la ville elle-même. Quand il y a eu la révolution, la taxe d'habitation est allée à l'État central. La ville a commencé à tomber en ruine par manque d'entretien. Il y a donc des différences entre le pouvoir de l'État et celui des municipalités qu'il ne faut pas considérer à la légère. Ce n'est pas un concept, c'est une leçon.

K.B. Est-ce que vous pensez qu'Alexandrie avant la révolution était une sorte de *polis*, dans le sens grec?

M.S. Ce n'était pas une *polis*, mais c'était une ville cosmopolite.

K.B. Il y avait un sentiment de citoyenneté à votre avis?

M.S. Oui.

K.B. Est-ce remarquable, à votre avis, cet esprit de citoyenneté?

M.S. C'était assez remarquable pour que nous nous définissions uniquement comme des Alexandrins.

K.B. Vous vous intéressez particulièrement à la parole. Est-ce qu'il y a une parole alexandrine?

M.S. Cela dépend dans quelle langue et sous quel angle vous envisagez la chose. Moi, j'étais Alexandrin, un point c'est tout. Mais, à l'échelon supérieur, ce n'était pas tellement l'Égypte, mais la pléiade d'écrivains qui existait à ce moment-là et qui, à mon avis, représentait la dernière floraison de la langue arabe. Les noms que je garde en mémoire étaient pour nous des modèles. Comme élément purement alexandrin, on avait le peintre Ouanli, et puis il y avait les Égyptiens de gauche, on travaillait avec des éléments pour la plupart juifs. On se rencontrait dans un club qui s'appelait le Club Pacifiste.

Nous avions un enseignement en langues étrangères très solide, ce qui faisait que nous lisions l'anglais et le français

couramment. Il y avait des éditions très bon marché comme les Penguins qu'on achetait pour rien. J'ai commencé à sentir que le monde ne se limitait pas à Alexandrie ou au quartier, en lisant Anatole France, très jeune dans une traduction arabe.

K.B. Pour vous, quel sens faut-il accorder à l'expression, « Alexandrie, aroussa (fiancée ou sirène) de la Méditerranée » ?

M.S. Alexandrie était une ville très joyeuse, cosmopolite, il y avait au moins à Alexandrie et sans exagération quelque chose comme 80000 ou 100000 Grecs, un peu moins d'Italiens, disons 50-60000 et 100000 d'autres nationalités : Anglais, Français, Hollandais sans parler des Levantins. C'était une ville immergée dans l'aisance. Elle était peuplée de 600000 habitants et même si tout le monde n'était pas riche, la classe des riches donnait de l'allure à la ville.

K.B. C'est dans ce sens que vous comprenez « Aroussa » ?

M.S. Oui, dans le sens d'une ville bien habillée et joyeuse.

K.B. C'est à dire une poupée et non pas une sirène.

M.S. Dans le sens d'une belle mariée. Rien n'était plus commun que le concert du dimanche dans les casinos au bord de la mer ou dans les jardins publics. Tout a été bouleversé pendant la guerre. Un million de soldats y était encaserné, c'était une autre effervescence, des bagarres perpétuelles entre les grecs fascistes et communistes, de même pour les Polonais, les Français entre les gaullistes et les vichyistes sans parler du danger allemand et de la panique suscitée par les bombardements...

K.B. Où était la population arabophone dans tout cela ?

M.S. Elle était très présente, elle assistait aux événements, elle faisait ce qu'elle pouvait pour vivre.

K.B. Il y avait aussi toutes les tendances politiques ?

M.S. Dans mon milieu, nous avons ressenti le tournant que la guerre a pris à Stalingrad et la défaite des Allemands à El Alamein comme de grandes joies. Mais il y avait chez l'homme du commun une espèce d'attente d'une victoire d'Hitler qui prendrait sa revanche sur les Anglais, mais pas du tout avec la même force qu'en Irak par exemple. Je suis allé en Irak pendant 6 mois et même les gens cultivés pensaient comme cela.

K.B. Pour revenir un moment sur l'image de « Aroussa », parce que j'ai été impressionné par sa récurrence dans mes discussions avec les Alexandrins, est-ce qu'il n'y a pas une dimension de sirène ?

M.S. J'adhère à cette métaphore poétique. C'est une ville que j'aimais, dans un sens, c'était *my bride* et qu'est-ce qu'on ne dit pas de sa fiancée!

K.B. Naguib Mahfouz parle de 1936 comme d'un tournant historique pour les Égyptiens, la fin du régime des Capitulations. Pour lui, avant 36, il y avait un fort sentiment de la domination anglaise et les Égyptiens se sentaient des citoyens de deuxième catégorie, à cause des Capitulations. Même la police était composée d'étrangers et les Égyptiens n'étaient admis dans certains lieux que s'ils faisaient partie de la grande bourgeoisie. À partir de 36, il y eut une sorte de reconnaissance des Égyptiens arabophones dans leur pleine citoyenneté. Est-ce que vous avez ressenti ça vous-même dans les années trente?

M.S. Pas du tout, j'ai un sentiment complètement différent. Il est vrai que 36 était un tournant mais avant 36, il y avait un mouvement de lutte nationaliste intense et dans les manifestations contre le Roi ou contre les Anglais les soldats étaient là. Ce n'était pas, comme aujourd'hui, un impérialisme sans soldats, ce qui est tout à fait nouveau dans l'histoire du monde. Autrefois, et depuis les Romains, l'impérialiste mettait des soldats dans le pays, donc on savait où aller pour crier « A bas! », « Vive! » etc. De plus, les différences étaient des différences de classes que je pouvais ressentir. Il y avait des endroits où on ne pouvait pas aller parce qu'on n'avait pas assez d'argent ou qu'on était trop jeune, mais le sentiment d'infériorité en tant qu'Égyptien, je ne l'ai jamais ressenti. 1936 a été comme un moment de couronnement de la lutte nationale dans la mesure où le WAFD a obtenu le maximum de ce que le mouvement pouvait obtenir des Anglais qui sentaient que la guerre allait venir. Évidemment, si les Anglais n'avaient pas fait 36, l'esprit avec lequel nous aurions accueilli la guerre aurait été différent. C'est l'effet capital, pour moi, de 36.

K.B. Comment était votre quartier?

M.S. J'ai habité plusieurs quartiers, mais il y avait surtout un quartier qu'on appelait Ramleh, pas très loin de Victoria Laurent. C'était des quartiers où on se promenait le soir, où on sentait le jasmin.

K.B. Parlez-nous de votre maison à Alexandrie, de votre père qui était Cheik Azaris, militant communiste, de ses amis, de leurs paroles, de leurs regards, pleins de satires sur eux-mêmes,

sur les autres et la société.

M.S. Il faisait partie d'une société. Il y avait une tradition en Égypte qu'on appelait Zorafâ, terme très difficile à traduire, qui a le sens d'homme de cour, sans cour, un peu comme gentleman ; il y avait des personnalités chez qui cette dimension était si développée qu'elles devenaient des modèles, comme ce personnage qui s'appelait Cheik El Bichri. Il était du Caire. Ces personnalités venaient de tout le pays, mais surtout du Caire. Ahmed Chawki en faisait partie et on savait que leur *headquarters* était le café qui s'appelait Sans Soucis. On raconte que le cheik El Bichri est allé chez un coiffeur qui, l'ayant vu habillé comme un cheik, l'a traité très négligemment. Alors il lui a donné 20 piastres, somme inouïe à l'époque. La deuxième fois qu'il y est allé, il a été reçu comme un roi. A la fin il a donné deux piastres au coiffeur, qui s'est montré très surpris. Le cheik El Bichri lui a dit : « Cela c'était pour la dernière fois, la dernière fois c'était pour cette fois ».

K.B. Vous vous souvenez de quelques traits d'esprits satiriques ?

M.S. Je ne vous ai pas raconté l'histoire du mot qui avait un double-sens ? On marchait par une chaleur torride et l'un de nous a déployé son « parapluie-parasol » ; l'autre lui dit un mot qui signifie en arabe à la fois « donnez nous de l'ombre » et « égarez-nous, menez-nous dans l'égarement » ; ils ont éclaté de rire et moi, je les ai regardés abasourdi, j'avais huit ans à ce moment-là, je n'avais pas saisi le deuxième sens ; quand je l'ai compris, j'ai participé au rire. Ma réflexion est que les mots d'esprit vous aident beaucoup à porter le poids du péché originel.

K.B. Le jeu de mot était-il très utilisé ?

M.S. Chaque fois qu'ils le pouvaient, ils ne rataient pas une occasion d'exploiter tout ce que le verbe peut donner.

K.B. Il semble qu'il y avait un parallèle chez les femmes ?

M.S. Les femmes avaient leur société, une société très nourrie. Chacune avait son jour de réception dans sa maison ; on invitait un danseur ou une danseuse. Dans les grands casinos comme San Stephano il y avait une plage pour les femmes. Même le théâtre était divisé en deux parties, près de la scène pour les femmes, en arrière pour les hommes. On assistait à des scènes qui nous semblent maintenant comiques : une femme, en écoutant le chanteur Abdel Wahhab, se mordait le doigt jusqu'au

sang parce qu'elle aimait un homme juste derrière elle. C'était un message pour lui. La séparation accentuait la communication, l'exaspérait, la rendait encore plus ardente que si on avait pu se voir de manière conventionnelle.

K.B. La comédienne Fatma Rushdie était-elle très aimée à Alexandrie ?

M.S. Les grands artistes étaient très prisés par le gouvernement central ; le Roi et la cour se transportaient à Alexandrie pendant les mois d'été ainsi que toute la crème de la production artistique. Alexandrie devenait, pendant l'été, la capitale. Et Fatma Rushdie, considérée comme la Sarah Bernhardt de l'Égypte, était à Alexandrie chez elle.

K.B. Parlez-nous de vos études à Alexandrie en 40-45. Comment était le département de philosophie ? J'ai l'impression que c'était un département florissant.

M.S. Il y avait eu déjà une période de floraison au Caire avec Alexandre Gouaré, et puis Lalande qui a mis au point le grand vocabulaire. Nos professeurs avaient été les élèves de ces professeurs.

K.B. Comment se présentait la vie étudiante ?

M.S. Vous allez rire, nous étions trois ou quatre étudiants. L'Université a été fondée en 38 ou 39 et on ouvrait chaque classe année après année. Nous sommes rentrés la première année, et lorsque la deuxième année on a ouvert une seconde classe, il y avait plus d'élèves. Nous avions des professeurs qui ne s'occupaient que de nous, c'était très bien.

K.B. C'était le *tutorial system* à l'anglaise !

M.S. Oui, en quelque sorte.

K.B. Dans les autres départements, était-ce la même chose, en Histoire, Géographie, Langues ? Il n'y avait pas de vie étudiante, de débats politiques ?

M.S. Non, à Alexandrie il n'y avait pas de présence universitaire comme au Caire. Dans les années quarante, il n'y avait pas de mouvements politiques à proprement parler. On était très peu nombreux. C'est tout juste si un ou deux commençaient à se déclarer Frères Musulmans.

K.B. Le nationalisme était fort parmi les jeunes à ce moment-là ?

M.S. Le nationalisme a toujours été très fort. Quand on a eu notre baccalauréat en 39, c'était déjà la guerre.

K.B. Pourquoi avez-vous voulu, il y a quatre, cinq ans, traduire La Boétie, un écrivain du seizième siècle?

M.S. C'était l'occasion d'écrire une introduction sur la philosophie politique au Moyen Âge, sur l'essor des universités en Occident. Cela pouvait servir aux Égyptiens pour voir à quel point notre philosophie politique en est restée à un niveau médiéval et leur montrer à quel point il y a peu à attendre de nos universités puisque ce sont les universités qui ont formé les États en Europe alors que chez nous, elles sont une création de l'État, bien que ce ne fut pas le Leviathan qu'il est devenu après, à la suite du coup d'État. J'ai traduit cette œuvre parce que je croyais qu'elle pouvait servir à quelque chose.

K.B. C'est une attaque contre la tyrannie?

M.S. Oui, évidemment.

K.B. Passons à la psychanalyse que vous avez découverte à votre arrivée en France. Vous avez insisté sur le regard universaliste de Lacan et, si l'on peut dire, son refus de catégorisation de l'être humain. Quel est à votre avis le lien entre le cosmopolitisme et l'universalisme, et vous est-il arrivé d'embrasser un regard universaliste?

M.S. Avec Lacan, je pense qu'il y a deux manières de juger quelqu'un : selon la couleur de sa peau ou suivant sa parole.

K.B. Vous avez appris cela quand vous étiez à Alexandrie ou après avoir connu Lacan?

M.S. Le germe était là, mais sans la conscience et sans l'intégration de cette dimension.

K.B. Et vous croyez que votre père avait le même regard sur la nature humaine?

M.S. Mon père n'était pas un *ancheti*, des gens qui en veulent à quelque chose. Ce n'était pas son style et sans doute, cela nous a aidé à ne pas succomber aux passions différenciatrices, haineuses ou racistes. Certes, nous étions un pays occupé, avec notre fierté, et, bien sûr, nous n'aimions pas l'occupant. Les Anglais avaient fait des ravages, commis des actes qui frisent l'arbitraire criminel, mais ils ont laissé l'idée de Constitution. Les Français ont fait pire, mais ils ont laissé la culture. A cette époque, Gandhi était une figure : grand nationaliste il n'invitait pas à mettre les pays à sang et à feu, prônait un combat pacifiste et efficace, qui ne visait pas à détruire l'ennemi, mais à parvenir à un compromis acceptable.

Même le combat nationaliste n'avait pas pour moteur une haine absolue.

K.B. Vous racontez dans une interview que, lors de votre dernier séjour au Caire, vous étiez logé à Maadi et que vous avez préféré une chambre donnant sur le Moqattam plutôt que sur le Nil pour voir une ville en train de vivre. Vous avez évoqué ces nouveaux quartiers. Pour Alexandrie, la ville vivante d'aujourd'hui, comment la voyez-vous ?

M.S. Eh bien, je préfère ne pas la voir. C'est une ville qui tombe en ruines.

K.B. Peut-être est-ce plus facile pour vous en tant qu'Alexandrin de regarder le présent sans nostalgie au Caire plutôt qu'à Alexandrie ?

M.S. Oui, sans aucun doute. Je ne peux pas regarder Alexandrie aujourd'hui sans penser à l'Alexandrie des années vingt, trente, quarante. La ville est victime de la surpopulation, de l'envahissement par la campagne. Elle manque d'entretien : on a interdit l'augmentation des loyers, ce qui était juste au départ ; mais des loyers qu'on n'augmente pas pendant un demi-siècle, vous voyez ce que cela peut donner. La ville en a beaucoup souffert. Je ne peux pas la voir maintenant comme la fiancée de la mer.

K.B. Vous dites, dans l'introduction de votre traduction de Freud en arabe, que celui qui n'a pas choisi son passé n'a pas découvert son présent. Vous ajoutez que celui qui n'a pas choisi son futur n'a pas découvert son passé. Y a-t-il une application par rapport à votre passé personnel à Alexandrie ?

M.S. Le fait fondamental maintenant, c'est la reprise du passé pour le transformer en idéal sur lequel se régler dans l'avenir que l'on vise. Je parlais auparavant du colonialisme anglais et français. Ici nous n'avons plus affaire à une civilisation industrielle, mais à une civilisation électronique, où les objets sont devenus magiques : vous marchez, une porte s'ouvre, vous pressez un bouton, ça s'allume, les hommes marchent sur la Lune, ce qui fait que les gens sont complètement résignés, ils ne peuvent pas imaginer un combat contre cela. L'idée même de combattre n'existe plus, il n'y a plus de soldats, il n'y a pas d'autre idéologie, sauf celle délirante des droits de l'homme, les objets eux-mêmes ont été détruits, tout le monde boit du Coca-Cola ; ce qui fait que pour trouver l'identité, c'est une folie mais

c'est une folie indéracinable, elle ne peut se chercher que dans ce qui reste et ce qui reste, c'est le dogme.

*Né en 1921, **Moustapha Safouan** étudia la philosophie à l'Université d'Alexandrie, sa ville natale, avant de devenir psychanalyste en France. Il a traduit de nombreux auteurs en arabe dont Freud, La Boétie, Hegel...*